# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

# ÉCRIRE C'EST RÉSISTER



## Sommaire

ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES
DE LANGUE FRANÇAISE
PRESIDENT
JEAN-PIERRE DOPAGNE
PRESIDENTE D'HONNEUR
THESISENTES HORINESIN
FRANCE BASTIA
VICE-PRESIDENTS
EMILE KESTEMAN – MARIE NICOLAÏ

TRESORIER
JEAN PIRLET

ADMINISTRATEURS

DOMINIQUE AGUESSY | JEAN-BAPTISTE BARONIAN

JEAN C. BAUDET | JOSEPH BODSON

JOSEPH BOLY | YVES CALDOR

JACQUES DE DECKER | ANDRE GASCHT (†)

ANNE-MICHELE HAMESSE | MICHEL JOIRET

JEAN LACROIX | FRANÇOISE LALANDE

JACQUES LEFEBVRE | CHRISTIAN LIBENS

CLAIRE ANNE MAGNES | PHILIPPE RAXHON

JEAN-LOUP SEBAN | MAX VILAIN

JEAN-LUC WAUTHIER

Editorial	ر
Écrire c'est résister	5
Écrire sur ou sans papier?	12
La vie au musée Camille Lemonnier	
458° Soirée des lettres – Mercredi 18 mai 2011	
459° Soirée des lettres – Mercredi 15 juin 2011	
Écritures de l'intime -	
Le récit de soi face au regard de l'autre	26
Reflets d'une traversée	29
Itinéraire d'une Bruxelloise	32
Couleurs d'un éveil	34
Le fantastique féminin, un art sauvage	36
L'éternité plus 4 500 livres	38

PHOTO DE COUVERTURE : Candice Degrève

COMITÉ DE RÉDACTION: Dominique Aguessy – Jean C. Baudet – Joseph Bodson – Jean-Pierre Dopagne – Michel Joiret – Claire Anne Magnès – Jean-Luc Wauthier – CONCEPTION GRAPHIQUE: Nicolas Dandois

#### **ÉDITORIAL**

## Il faut être absolument moderne

Ce cri qui clôt *Une saison en enfer*, Rimbaud en avait fait la ligne de force de sa vie poétique, toute animée de résistance au confort social et aux canons académiques.

Être moderne! Une des questions fréquemment posées par les élèves du secondaire lorsqu'ils reçoivent un écrivain dans leur classe est : Écrivez-vous au stylo ou à l'ordinateur? Plusieurs auteurs m'ont confié avoir peur de cette question, comme si leur réponse allait les cataloguer in ou out...

Être moderne! N'est-ce pas l'ambition de certains d'entre nous? Être de son temps, répondre aux attentes des éditeurs, des lecteurs, des journaux, de la télé, du net? N'est-ce pas, pour d'autres, une indignité qui les ravalerait au rang du vulgus scribens, alors que la Littérature – avec un grand L – respire à la hauteur des diktats des happy few? Est-on un «vrai» écrivain si on laisse la plume pour le clavier, le papier pour la toile, la tradition pour le présent?

Dès 1953, notre revue – qui s'appelait alors Bulletin officiel de l'Association des écrivains belges – amorçait une réponse. Dans le numéro d'août-octobre de cette année-là, le président Alex Pasquier écrivait:

#### Cher Confrère.

Comme vous l'aurez appris, la Télévision<sup>1</sup> va entrer, en Belgique, dans l'ère des réalisations. Le gouvernement a confié à l'INR l'organisation et l'exploitation d'un service expérimental.



Les programmes de télévision peuvent être classés ainsi:

Reportages et programmes d'information.

Spectacles dramatiques.

Spectacles de variétés.

Films, où l'on distinguera le film de cinéma projeté sur les écrans TV et celui spécialement réalisé pour la TV.

Émissions éducatives au sens le plus large du mot.

Vous ne manquerez pas d'apercevoir les possibilités qu'offrent, au point de vue littéraire, ces formes nouvelles de l'art et de la technique. C'est un terrain inexploré, évidemment très vaste, qui ne manquera pas de tenter de nombreux confrères. Le «script» de télévision semble appelé à un développement plus vaste que le scénario ou le livret. Il tentera certainement les jeunes auteurs.

Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous faire savoir si cette nouvelle forme de création littéraire vous intéresse et quel genre de programmes pourrait être l'objet de vos soins. Nous espérons, par les renseignements que nous pourrons ainsi réunir, être de quelque utilité aux organismes compétents en leur fournissant une liste d'auteurs s'intéressant aux différents programmes de TV.

N'était-ce pas là un appel à la modernité?

Certes, nous savons ce que sont devenues la télévision et la création audiovisuelle. Certes, nous ignorons ce que deviendront les sites, les blogs et les écrans de toutes sortes. Mais n'abritent-ils pas pour l'instant, comme le fit et le fait encore une certaine télévision, des foyers de résistance? N'avons-nous pas trop vite tendance à confondre le flacon et l'ivresse?

Ce numéro de *Nos Lettres* – dont l'éditorial s'ouvrira dorénavant à d'autres signatures que celle du président – explore quelques chemins de cette problématique.

Jean-Pierre Dopagne

### Jean-Luc Wauthier

# Écrire c'est résister

«On écrit pour résister.» Mais pour résister à quoi ou à qui? C'est là que je perçois trois résistances assez distinctes et d'importance ou de difficulté croissantes.

La première, qui se situe sur le plan social, apparaît comme un concept relativement nouveau dans l'histoire de la littérature, de l'art en général et donc de l'humanité.

Ainsi, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors qu'éclate la première Révolution, certes très imparfaite mais enfin digne de ce nom, l'artiste brise les chaînes qui le liaient au pouvoir: sans être exhaustif, pensons à Chateaubriand qui, avec ses deux coups de percussion que seront *Atala* en 1802 et *René* en 1803, s'éloigne avec dédain de Napoléon; ou encore à Hugo, son plus fervent admirateur, qui refuse de servir et d'illustrer les rois d'opérette de son siècle.

La seconde forme de résistance est à la fois plus récente, plus insidieuse et plus directement liée au monde contemporain. En apparence elle est plus aisée à mettre en place, mais en apparence seulement. Il s'agit, pour faire bref et user d'un néologisme aux lisières du barbarisme, de la marchandisation de la littérature. Avec le développement du roman, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la littérature, dans son rapport à l'économique, prit deux directions divergentes: alors que, illustrée par les fameux « poètes maudits » évoqués ci-dessus, la poésie digne de ce nom cessait définitivement de succomber aux sirènes de l'argent – les grands mécènes de l'aristocratie ou de la bourgeoisie n'ayant plus ni les moyens ni

⟨⟨ la majorité des best-sellers à la française sont aujourd'hui les états d'âme des hommes et femmes de télévision ou les mémoires des footballeurs de trente ans. »

le goût de subventionner cette chose étrange écrite par des sauvages –, le roman, lui, en pleine croissance, devait suivre une voie exactement inverse, entre autres par le biais du roman-feuilleton, genre auquel les plus grands ne jugeront pas déchoir.

Une éclairante comparaison peut être faite, dans cette optique, si, d'entrée de jeu, on confronte un Baudelaire, dont *Les fleurs du mal*, recueil paru en 1857, seront très vite mises au pilon malgré à la fois la caution d'un imprimeur-éditeur de qualité, Poulet-Malassis, ce célèbre Coco mal perché comme le surnommait Baudelaire, et le parfum de scandale dû au fameux procès intenté pour outrage aux bonnes mœurs avec le non moins génial Alexandre Dumas, dont, à la même époque, les romans, par le biais du feuilleton, connaissent un succès éclatant

Les choses ont-elles changé depuis lors? Je ne le pense pas. Pour le poète contemporain la résistance à la tyrannie économique est aisée: à quelques exceptions près, tel un Prévert, la poésie qui compte et importe, dans le domaine francophone en tout cas, n'intéresse pas les marchands: comment faire du pognon avec Pierre-Jean Jouve, René Char ou Pierre Reverdy? Dans ce révoltant ghetto de la non-reconnaissance, la poésie est au reste rejointe par l'essai ou la nouvelle, genres qui ne se voient guère mieux lotis sur le plan du lectorat. Il suffit de réfléchir à ce que sont devenues les éditions Marabout qui, en leur temps, avaient révélé les maîtres belges ou étrangers de la nouvelle fantastique. Avant tout poète, un Cocteau a magistralement exprimé le sens de la résistance du poète à l'économique avec sa célèbre maxime : « Ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi. » Qu'en est-il du roman? C'est un euphémisme de reconnaître qu'il est aujourd'hui devenu totalement un produit commercial, du moins chez les gros bras de l'édition, quelques éditeurs plus ou moins discrets continuant

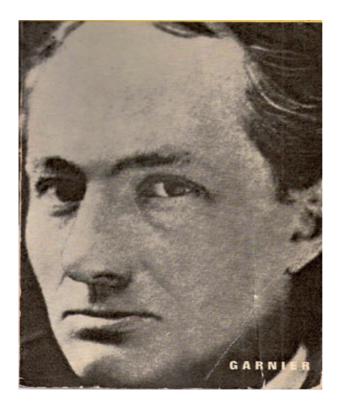


photo de Baudelaire

à faire de la résistance. Mais la marchandisation du roman me semble globalement s'être considérablement aggravée depuis le XIXe siècle puisque la majorité des best-sellers à la française sont aujourd'hui les états d'âme des hommes et femmes de télévision ou les mémoires des footballeurs de trente ans. Ce facteur d'aggravation tient au fait qu'aujourd'hui un seul type de roman intéresse encore les «grands» éditeurs: le roman événementiel, le roman qui raconte une histoire. Après Kafka, après Dostoievski, après Joyce, après Proust, après Gide, après Gracq, après Yourcenar, après Breton, après Alain-Fournier, après Mandiargues, après Sarraute, une majorité d'éditeurs veut croire que l'équation

Nos Lettres - septembre 2011 | 7 .....

K Ici encore, le remède, c'est la résistance. Résistance, d'abord et avant tout, du lecteur» roman - intrigue est incontournable et essentielle. Mortel pour notre littérature et pour sa dignité, ce glissement explique, à mon sens, la tiédeur croissante du lectorat et l'émergence de *scriptori minores*, occupant bruyamment, l'espace d'une ou deux saisons littéraires, le devant de la scène médiatique avant de sombrer à jamais dans le plus opaque des oublis. Les chiffres sont éloquents: en un an nonante pour cent des romans édités sont oubliés et, en dix ans. nonante-neuf pour cent.

Ici encore, le remède, c'est la résistance. Résistance, d'abord et avant tout, du lecteur qui, malgré le conservatisme quasi généralisé qui préside à l'enseignement de la littérature à l'école, a pour devoir de protéger en quelque sorte ces éditeurs confidentiels qui, dans le secret de leur artisanat, refusent la marchandisation. Résistance ensuite, et bien évidemment, du romancier qui, sans pour cela mépriser son lectorat, se doit de préserver la part essentielle de magie et de surréalité qui est en lui. Travail difficile encore que, malgré la crise du roman, je pense que la partie n'est pas perdue.

Mais, ces deux points de résistance explicités, qui tiennent au rapport littérature-société, il me reste à évoquer la troisième forme de résistance littéraire, sans doute la plus difficile à exécuter, puis à maintenir et que, pour faire bref et en songeant au livre de Constant Burniaux, *La vertu d'opposition*, j'appellerais « la vertu d'auto-résistance ». Car l'écrivain, bien au-delà et bien plus en profondeur que dans son effigie sociale, somme toute aisée, au prix de sacrifices mineurs, à brider, peut vite devenir, quasi à son insu, l'esclave de lui-même. Enchaîné à son confort intellectuel, considéré par ses lecteurs sous le seul angle de vue d'un livre qui a par hasard trouvé son lectorat, le voici, dans le désert intérieur, au cœur de ces steppes inconnues où s'agite son ego, le voici face à



Dessin représentant Rimbaud

**«** Les plus grands artistes, qu'ils s'appelassent Goya, Beethoven ou Hugo ont payé cher leur souci constant de briser leurs chaînes, de résister à euxmêmes »

lui-même pour le combat avec l'ange. Grande se lève alors la tentation de rester l'homme non pas d'un seul livre, mais du même livre, infiniment répété dans l'auto-complaisance. Bref, grande est alors la tentation, pour parler platement, d'exploiter le filon, de devenir peu à peu la triste caricature de soi-même, l'habitant confortable de ses tièdes habitudes. Les plus grands artistes, qu'ils s'appelassent Goya, Beethoven ou Hugo ont payé cher leur souci constant de briser leurs chaînes, de résister à eux-mêmes, je veux dire à se laisser aller au courant commode de leur moi. Résister à la société n'est pas en soi inaccessible, surtout lorsque cette société, par un étrange paradoxe répandu aujourd'hui, que vous soyez artiste officiel d'un parti ou d'une mouvance idéologique, vous paie pour résister. Résister aux tentations économiques, c'est déjà plus compliqué. Mais résister à soi-même, auto-résister, briser sans peur avec un lectorat qui, tranquillement, achète vos nouveaux livres parce que, précisément, ils ne sont plus nouveaux, tricher avec soi, être dupe de soi, quelle force il faut pour pouvoir résister à tout cela. Et pour maintenir, au plus profond de soi ce que René Char appelait «la recherche d'un discours vrai». Proust, lui, disait: «la grandeur de l'Art véritable, c'est de se ressaisir, d'approcher cette réalité loin de laquelle nous vivons et dont nous sommes tenus éloignés par ce que nous appelons faussement la vie». Albert Ayguesparse, qui fut et reste mon maître aimé, disait, avec plus de concision: «un écrivain ne doit jamais devenir un littérateur». Pour n'avoir pas suivi cette mise en garde, combien d'œuvres prometteuses, riches de substance et d'avenir ne se sont-elles pas englouties dans les sables de l'auto-complaisance, de la vanité paralysante? Dès lors, se justifie cette question que tout à l'heure je posais: pourquoi écrit-on, certes, et ici le texte tout entier de Proust, que j'évoquais tout à l'heure, répond judicieusement à cette question. Pour quoi, donc, mais aussi pour qui. Pour soi, répondront les poètes. Mais qui est donc ce moi quand

le plus génial d'entre eux a proclamé : « Je est un autre » ?

Aux nécessités de l'auto-résistance, à la question du pour quoi et du pour qui, je n'ai pas finalement apporté de réponse. Simplement, je, mon autre je, le seul qui vaille dont j'ignore tout et qui se réfugie dans mes propres textes, ce je-là continue à se et à me poser des questions. Ontologiquement et définitivement insatisfait de ce que j'écris, je découvre, au sein même de cette insatisfaction, une raison d'espérer, une raison de croire que, quelque part, l'écriture, cet acte gratuit, nous sauve et nous justifie. Désolé si je n'ai que des questions sans réponse. À moins que, en fin de compte, la réponse ne soit dans la question, l'éternelle question posée par l'Art et dont, je le crains, nous sommes condamnés à ignorer la réponse, dans la perpétuelle et double jubilation de la Résistance et de l'Être aspirant vers l'Ouvert rilkéen.

Ce texte est une version revue d'une intervention donnée en 2002 à l'Abbaye de Maredsous.



## **Dominique Aguessy**

# Écrire sur ou sans papier?

La diversité des modes de communication propose aux auteurs des écritures nouvelles. Du roman à la poésie, de l'essai à la nouvelle, de la bande dessinée au scénario de film ou à la pièce de théâtre, des supports multiples offrent à la pensée, au texte, des modes d'expression qui leur donnent accès à un public de plus en plus large.

Est-ce le support qui impose ses règles à l'auteur? Ou bien celui-ci se laisse-t-il emporter par la vague numérique, poursuivant l'objectif d'atteindre un public qui se reconnaîtra plus aisément dans son propos, se laissera plus facilement séduire par une impression de proximité avec lui? Le paysage virtuel où chacun évolue a l'avantage de préserver, même si cela semble contradictoire, une part d'anonymat pour chacun des intervenants, une forme de distance entre les protagonistes, chacun demeurant effectivement en un même point fixe à partir duquel s'effectue la communication. Le lecteur acquiert des droits d'accès à l'œuvre de l'auteur en souscrivant à un système sur lequel l'auteur n'a aucune prise.

La création littéraire, perçue comme un surgissement d'émotions, attend du travail sur la langue qu'il lui donne consistance. L'œuvre requiert parfois le concours de registres d'expression différents pour prendre corps. Une pièce de théâtre peut mêler séquences de chorégraphie, récitatif, temps de silence, gestuelles évocatrices, projection de vidéos participant aux décors.

En même temps que cet engouement pour la «toile», des lieux de lecture prennent une place plus importante. Des acteurs renommés



prêtent leur voix à la lecture de textes classiques ou contemporains, les habitent de tout leur talent, leur insufflant une nouvelle vie, les entraînant sur des voies auxquelles l'auteur n'avait peut-être pas pensé.

Lorsque Marie Christine Barrault lit le roman de Corinne Hoex, Décidément je t'assassine, de l'avis même de l'auteure, «le texte s'envole»

Lorsque le roman de François Emmanuel, La question humaine, fut porté à l'écran en 2007, quelle relation s'établit entre l'auteur et le réalisateur Nicolas Klotz? Cette question posée au cours d'une séance du PEN Club, François Emmanuel souligna tout l'intérêt pour un auteur de voir son œuvre portée à l'écran. Il avait pu également veiller à ce que le scénario restât proche du roman, car il arrive fréquemment qu'il s'éloigne du texte original pour satisfaire aux exigences de la mise en scène ou des conditions de réalisation

### ÉCRIRE SUR OU SANS PAPIER ?

du film. Inspiré du roman de François Emmanuel, il fut nécessaire de réécrire un scénario, tâche dont s'acquittèrent l'auteur et Elisabeth Perceval. Un auteur aujourd'hui s'estime heureux si son œuvre est diffusée de multiples manières, à la télévision, sur grand écran, en vidéo ou par d'autres supports audiovisuels. Les spectateurs qui assistent à une séance de lecture soutenue par des voix d'acteurs, une mise en scène qui se manifeste parfois uniquement par des jeux de lumière et la présence d'un objet symbolique d'appui, sont autant de lecteurs potentiels de l'ouvrage dont ils ont ainsi pris connaissance, ou d'un autre du même auteur.

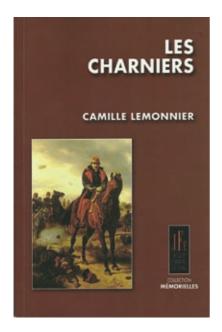
Signe des temps, les maisons d'édition s'adjoignent des responsables du développement numérique.

Au mois d'octobre 2010, à l'instigation de la firme Sony qui voulait tester ainsi sans doute l'accueil réservé à un nouveau produit qu'elle mettait sur le marché, le premier Prix du livre numérique a été décerné à la romancière Blandine Le Callet pour son roman, *La* ballade de Lila K. Les jurés ont fait connaître leur avis par internet et le vote final s'est déroulé au cours d'un «chat» où il suffisait d'indiquer d'un clic l'ouvrage favori. La remise effective du prix a tout de même pris place lors du Salon du Livre de Paris le 19 mars 2011. Tant les organisateurs que la lauréate ont tenu à rappeler que le livre numérique n'avait pas pour vocation de se substituer à l'objet papier traditionnel, mais en se servant des nouvelles technologies, voulait susciter l'intérêt de nouveaux lecteurs. Il faudra voir, dans l'avenir, si ce pari sera tenu.

Le passage de l'écrit à l'écran, s'il a toujours été un moyen de diffuser les grandes œuvres classiques de la littérature, devient accessible à un plus grand nombre d'auteurs et ouvre à la littérature des champs multiples à explorer.

## La vie au musée Camille Lemonnier

Réédition du livre «Les charniers» (texte de 1881) de Camille Lemonnier. Ce texte a connu plusieurs éditions et est consacré à la guerre franco-allemande de 1870. À cette date, Camille Lemonnier résidait dans la Vallée du Burnot, à 10 km de Dinant. Avec son cousin liégeois, il traverse les Ardennes et arrivés à Sedan (France) Lemonnier et son cousin se chargent pendant quelques jours de ramasser les soldats tués par la guerre et de venir en aide aux blessés. L'auteur est horrifié et exprime son antimilitarisme.



Le musée a accueilli lors de ce dernier trimestre un total de 85 visiteurs belges, 12 visiteurs étrangers et 6 visiteurs au printemps des musées.



## 458<sup>e</sup> Soirée des lettres — Mer



© Pierre Moreau

### Jacques Goyens,

*L'insondable énigme,* nouvelles, Memory Press.

**Présentation par Yves Caldor** 

Jacques Goyens, qui a fait carrière dans l'enseignement, n'en est pas à son coup d'essai: il a publié déjà deux recueils de poésie et deux romans. Quant à Yves Caldor, d'origine hongroise par son père, il est notamment l'auteur du roman *Venu de la Puszta*.

Ce recueil de nouvelles, nous dit l'auteur, nous présente la femme d'un point de vue masculin, et les problèmes de relation entre femmes et hommes. Deux parties de trois nouvelles chacune, la première traitant des incertitudes amoureuses: pour Annabelle, des propos amoureux suivis de mises en garde, de reculs; Charlotte, déçue par un premier amour, se donne et se reprend, mélange un



credi 18 mai 2011

peu rêve et réalité. Quant à la troisième, Erinye, elle n'est pas commode du tout... S'agirait-il, demande le présentateur, d'un cataloque un peu misogyne? Non, répond l'auteur, aucune misogynie: homme et femme sont différents et complémentaires. Il s'est voulu observateur lucide, pour rendre en même temps un hommage à la femme. Il y aura, dans la seconde partie, Chiara, rencontrée au restaurant, belle figure de mère nourrissant son enfant. Et puis la sphinge... et Pasimnaé, une torera, qui va enfanter avec le taureau blanc un être bizarre, androgyne. Et enfin, Salomé, celle du récit biblique, transformée ici en marchande de chaussures.

Abordant enfin la guestion du style, Yves Caldor y voit une sorte d'impressionnisme, de pointillisme, ce qui est confirmé par l'auteur; c'est d'ailleurs en accord avec le sujet. Une présentation très vivante, pour un livre très varié...

**«** aucune misogynie: homme et femme sont différents et complémentaires.»

## Isabelle Fable,

Femmes en souffrance, poésie, éditions du Coudrier. Présentation par Dominique Aguessy



Un recueil écrit en deux fois; comme souvent, Isabelle Fable a été motivée par un concours; elle voulait écrire sur l'amour, mais cela ne marchait pas, elle en a pris alors le contrepied.

Un poème, très dur, Framboise écrasée, évoque une femme battue par son mari, en présence de ses enfants, ce qui est la négation totale de la femme, aussi en tant que mère. La présentatrice souligne le fait qu'elle parcourt

souvent des thèmes proches avec des touches différentes. C'est un recueil de la compassion et de la protestation. Oui, enchaîne Isabelle, je ressens fort ce que les autres vivent. Homme et femme sont des êtres complémentaires.

( je ressens fort ce que les autres vivent.

Homme et femme sont des êtres complémentaires. »

Pour Dominique, l'état du monde est une relation d'harmonie et de confrontation.

Mais l'homme a toujours tenu le haut du pavé, reprend Isabelle. Le mâle doit s'affirmer, le femme est prise dans la chaîne de l'enfantement, l'homme se retire du processus de procréation. Mais il ne peut pas être dominant partout. Pourquoi, d'ailleurs, faut-il absolument dominer?

Le monde évolue, note Dominique. Quelle place restera-t-il pour le bonheur, l'amitié? Il faut se garder d'affirmations souvent trop fortes. Le débat ne peut être clos. Elle souligne, dans l'expression d'Isabelle Fable, l'économie de mots et d'images. Une vision dramatique et doloriste du monde, traduite dans un langage immédiatement accessible, et dans laquelle la présentatrice a su pénétrer avec beaucoup d'empathie, tout en cherchant à la tempérer quelque peu... Mais si la souffrance est transmissible, l'apaisement l'est-il au même degré?

### Rose-Marie François,

Portrait de l'avenir en passant, poésie, L'Arbre à paroles. Présentation par Évelyne Wilwerth

Suite à la présentation par Émile Kesteman, Rose-Marie François commence par rappeler qu'elle fait partie des manous, des pad'làyaus, de l'autre côté de la Haine par rapport au Borinage.

Évelyne Wilwerth insiste sur son ouverture d'esprit, sa curiosité, son désir d'apprendre; sur ses multiples activités, aussi, à Liège, Lund, Riga... Ses innombrables facettes, la peinture, le théâtre.



Son recueil se divise en deux parties, la première, 42 textes autour d'un «je » prisonnier. Un thème récurrent. Faut-il remonter à des peurs ancestrales? Effectivement, il y a eu dans son enfance des peurs liées à la guerre, au fait que ses parents étaient membres

### SOIRÉES DES LETTRES

je jette beaucoup. 
 Mais j'ajoute aussi, suivant le conseil de Boileau. »

de la Résistance, que son père vivait dans une angoisse perpétuelle.

Rose-Marie François se réfère à son goût pour les contes, spécialement ceux de Grimm. La présentatrice insiste sur l'importance que revêtent chez elle la nature, le rêve, l'humour, l'esprit d'enfance. Et puis, enchaîne l'auteure, il y a l'amour, plus fort que tout, et là, elle se réfère à Bené Char

Il y a aussi chez elle, reprend la présentatrice, une grande liberté formelle. Et pourtant, répond-elle, je jette beaucoup. Mais j'ajoute aussi, suivant le conseil de Boileau: « Ajouter quelquefois et souvent effacer »

La seconde partie du livre est un dialogue avec une écrivaine italienne. Celle-ci a séjourné chez elle, le matin, chacune écrivait dans sa langue, l'après-midi, elles se traduisaient. Des consignes? il suffit de se référer aux titres des poèmes. Surtout une inénarrable joie de vivre. Une relation, pour chacune, à son pays, au feu, au rêve, au jeu.

L'aventure? Comme le disait un poète bulgare, l'homme est vraiment humain quand il est en chemin.

La poésie, chez Rose-Marie François comme chez Isabelle Fable, au fond de l'être, au fond de la souffrance, de cet étrange sentiment de réclusion qui parfois nous pénètre et nous enserre. La poésie, une aventure de libération ?

# 459<sup>e</sup> Soirée des lettres — Mercredi 15 juin 2011

### Isabelle Bielecki,

Petite musique pour cent interprètes ou comment devenir poète (éd. Grenier Jane Tony) et Le Labyrinthe de papier (éd. Le Coudrier), poèmes. **Présentation par Michel Joiret** 



K son livre. son expérience peuvent servir à d'autres.»

Isabelle Bielecki part d'un texte de Boris Cyrulnik, établissant que les enfants qui ont connu de graves difficultés, nées essentiellement du milieu familial, ont tendance à transposer dans les arts, et spécialement dans la littérature, leur difficulté d'être.

Ce fut effectivement le cas chez elle: une enfance bouleversée. notamment par le séjour de ses parents en camp de concentration, et puis leur antagonisme, sa mère lui interdisant d'écrire, son père I'y poussant au contraire.

Michel Joiret souligne son sens de la dramatisation. Elle a bâti, ditelle, sa galaxie, pièces de théâtre, roman, recueils de poésie. D'où, comme le souligne Michel Joiret, dans le second recueil, un côté plus léger, plus coloré. Elle change assez facilement de registre.

Tout en le reconnaissant – elle a maintenant tourné la page –, elle insiste sur le fait que son livre, son expérience peuvent servir à d'autres. Une certaine volonté de moraliser, dans ses stichous (courts poèmes moralisateurs, inspirés de la littérature russe).

Et, en conclusion, dit-elle: La jeunesse est éternelle.

### Gérard Adam,

Le saint et l'autoroute, roman, éd. M.E.O. **Présentation par Daniel Simon** 

Gérard Adam, né à Onhaye, près de Dinant, a été médecin-chef à l'hôpital militaire et « médecin sans frontières », en Bosnie.

Complexe, fin et drôle, nous dit le présentateur. Effectivement, l'intrigue serait assez difficile à résumer: un représentant de commerce, dans un village où l'on honore un saint qui n'a jamais existé, et où finit en queue de poisson un diverticule d'autoroute que l'on n'a jamais prolongé, un prêtre défroqué, la traite des blanches... Un cocktail étonnant et détonant.



La part du régionalisme n'est pas essentielle, même si le livre est parti d'une conversation, il y a bien longtemps, avec un érudit local. Gérard Adam nous confie qu'il garde souvent, pendant des années, des sujets de roman en réserve, jusqu'à ce que se produise l'étincelle qui déclenche leur écriture.

Ici, beaucoup de plaisir à écrire, après un long roman bourré d'idées. Celui-ci n'en est pas dépourvu, et l'auteur insiste notamment sur l'absence de frontière entre les bons et les méchants, le bien et le mal... On peut être l'un et l'autre à tour de rôle.

Sans oublier l'opérette, avec un personnage qui aurait voulu devenir chanteur. On le voit, et le présentateur l'a bien souligné, un côté farfelu, qui n'empêche pas le sérieux.

« l'absence de frontière entre les bons et les méchants, le bien et le mal»



# Jean-Baptiste Baronian, Dans les miroirs de Rosalie, roman, éd. de Fallois-L'Age d'Homme. Présentation par Joseph Bodson

Un polar qui va beaucoup plus loin qu'un polar. Un inspecteur qui se pose beaucoup – trop? – de questions. Son épouse, dont la silhouette, peu à peu, se perd dans la brume, jusqu'à disparaître tout à fait. Une employée assez quelconque, à la vie apparemment bien rangée, mais dont des

éclairages, des miroirs successifs nous présentent, fugitivement, d'autres facettes. Alice, car c'était elle: lesbienne, échangiste... ou quoi encore? Les perspectives sont fuyantes, et Bergman n'a plus







confiance en lui-même, ni en son métier, ni en la destinée humaine, jusqu'à ce qu'un écrivain... Mais qu'y aura-t-il de vraiment changé?

Thriller ou pas thriller? Du sang, du stupre à profusion. Mais tout se passe à l'étage du dessus. Un thriller métaphysique, si l'on veut. Les regrets d'une vie, de vies perdues, gaspillées. Quoi d'étonnant, dès lors, si l'intrigue se noue et se dénoue dans un endroit insolite, inspiré par les palais du facteur Cheval? Non plus à Bruxelles, mais dans le Midi.

⟨⟨ Les perspectives sont fuyantes, et Bergman n'a plus confiance en lui-même »

Un livre subtil et dense, par un auteur d'une vaste culture, qui, s'il s'invente à lui-même intrigue et coupable en progressant dans son livre, n'en garde pas moins une extrême maîtrise, et tisse sa toile sans que les fils s'emmêlent, même si les miroirs, de temps à autre, se troublent...

Comptes rendus par Joseph Bodson



# Sous la direction d'Annemarie Trekker et de Réjane Peigny,

# Écritures de l'intime - Le récit de soi face au regard de l'autre,

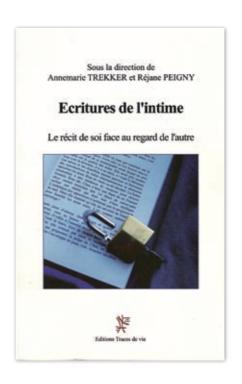
### éd. Traces de vie, 2011, 190 p.

L'idée de ce livre a jailli d'une Table ronde organisée par l'Association-Éditions Traces de vie, en mars 2010. Les Tables d'écriture sont habituellement structurées autour de trois cycles: «Racines de vie, à propos du passé et de l'arbre généalogique / Lignes de vie, évènements et tournants qui ont amené la situation présente / Projets de vie, l'à-venir».

Inquiétudes, peurs, désirs sont analysés, mis en perspective sous le regard de l'autre. L'ouvrage pose d'emblée des questions essentielles: *Pourquoi écrire l'intime? Comment l'écrire? Que se passe-t-il au cours de cette aventure?* 

Serge Doubrovsky a rendu populaire l'idée et l'écriture de l'autofiction, faisant du thème de sa vie personnelle un roman. Depuis lors, de nombreux auteurs ont suivi cette voie littéraire. Annemarie Trekker, sociologue clinicienne et Réjane Peigny, animatrice d'ateliers d'écriture et fondatrice du réseau Kalame, ont mené avec générosité et grande maîtrise méthodologique l'approche des récits de vie et leur déroulement en trois temps de réflexion: la relation entre le vécu de l'intime et l'environnement, le contexte social; la relation intersubjective, celle de soi à l'autre; la relation entre l'écriture et l'évènement traumatique qui coupe une histoire de vie entre un «avant» et un «après» comme l'exprime le récit de Lise Poirier Courbet. Annemarie Trekker analyse lieux et supports de socialisation de l'intime: « Mais pourquoi vouloir à tout prix partager socialement l'intime? (p. 20)» Question inévitable pour toutes celles et tous ceux qui abordent l'écriture. L'auteure y répond en se référant tant à son expérience personnelle qu'à celle de praticiens dont les recherches avoisinent les siennes, tels Serge Tisseron ou Vincent de Gaulejac. «Parce que ce qui ne peut se dire et se partager ne peut pas non plus s'élaborer. Il y a nécessité d'un interlocuteur pour pouvoir faire le travail de ré-appropriation de son histoire, pour mener à bien les processus de construction. déconstruction et de reconstruction du récit». «Exprimer l'intime, dit-elle, c'est prendre le risque de la confiance»

Réjane Peigny trace le cadre dans lequel peuvent s'écrire les récits de vie. Elle les présente comme un «voyage au centre de l'intime». Invite aussi le lecteur à partager l'importance qu'elle leur accorde. «Je suis à côté, nous partageons des pratiques et nous en parlons. Nous observons ce que nous faisons, et comment. Mon rôle consiste à animer dans le sens de donner un cadre et de donner une âme. Lire, écrire et animer : ces rapports à l'intimité, je le vérifie chaque jour, sont nécessaires à mon équilibre ». Chaque récit



apporte son plein d'émotions, de quête de soi au plus près de soi, en osant affronter le regard de l'autre. Cette double démarche est aussi un itinéraire vers l'autonomie, tout en assumant la part de solitude qu'elle comporte. «Entre l'anonymat qui donne plus de liberté et l'auto-censure comme nécessité d'une publication, quelle place concédée à l'authenticité du récit, au dire vrai? » Chaque auteur, sous la guidance de deux animatrices hors pair, transmue sa solitude ou sa douleur en créativité, grâce à la reconstruction qu'opère le récit. «Le travail sur la langue et les modes d'expression » mèneront à un ouvrage construit en vue d'être publié. L'ouvrage présente en fin de lecture de vibrants témoignages. Une expérience de table d'écriture par correspondance grâce au courriel qui raccourcit les temps et les distances entre la correspondante et l'animatrice.

«Trouver les mots ajustés au plus près de sa vérité / Des mots puisés dans son cœur, dans la joie ou la douleur / L'écriture comme un outil en hommage à sa vie», conclut Michèle Bonnard. Revient au cœur des témoignages la grande question: «publier ou ne pas publier, être ou ne pas être?» «Se dévoiler ou rester dans son intime, se livrer ou se terrer dans le secret de son ego?» La méthode offerte par Annemarie Trekker et Réjane Peigny permettra à chacun des participants à la Table d'écriture d'y répondre en adaptant les outils proposés à sa personnalité. Les auteurs, Annemarie Trekker, Réjane Peigny, Lise Poirier Courbet, Marie-Claire Debray, Marcel Orianne, Isabelle Seret, Salomé Mulongo, Nicole Versailles, Claude-Thérèse Pirson, Michèle Bonnard, Françoise Liber, Jean-Pierre Vander Straeten, Massimo Bortolini, entraînent le lecteur vers une réflexion profonde sur la responsabilité des mots : ceux qui tuent et ceux qui permettent de re-vivre après un désastre. Tous nous ont captivés, émus et ravis.

Dominique Aguessy

### Paul Clara.

## Reflets d'une traversée,

### chez l'auteur, Cul-des-Sarts, 2010, 188 p.

Le titre aurait pu être Un homme se penche sur son passé, ou encore Itinéraire d'un enseignant de province, ou plus simplement – plus dramatiguement – Une vie. Car ce récit, à l'évidence autobiographique, où rien ne se passe de véritablement tragique (ni mort violente, ni sexualité débridée, ni conflits sociaux), est dramatique cependant, et c'est peut-être ce qui le rend attachant.

Un professeur de français, depuis longtemps à la retraite, quelque part en Wallonie, évoque, avec les belles phrases que son métier lui a appris à ciseler avec un vocabulaire choisi touiours de bon aloi, cinquante années d'existence: sa femme Florence, un premier enfant, puis les deux autres, l'acquisition d'une maison, le décès du père, l'achat d'une première voiture (une Daf), puis d'une deuxième, plus puissante. Et des voyages, dont un, par chemin de fer, jusqu'en Turquie, termine le récit. Quelques malheurs, le cancer de Florence, les difficultés scolaires du fils cadet, un accident qui prive pendant un temps le fils aîné d'une partie de ses facultés mentales. Voici, par exemple, pour dire que des fruits mûrissent, à la fin de l'été (page 28): Dans le verger, les durondeaux, sous la luisance bronzée de leur peau, achèvent de parfaire la sapidité délectable de leur chair. Quelques semaines encore, et sur les terres déjà grasses des premières pluies et brouillards s'amoncelleront alors dans les champs de la région, après l'arrachage, les pyramides tronquées des betteraves.



## REFLETS D'UNE TRAVERSÉE

Récit



Mais rien de spectaculaire, ni «polar», ni «thriller». La vie ordinaire d'un homme quelconque. Et c'est ici que l'on passe du récit de vie à l'œuvre littéraire. Le récit est attachant, je l'ai dit, et le lecteur ne cesse de se demander pourquoi il poursuit la lecture d'un récit où il ne se passe presque rien, où les « grandes questions » (la grève de 1960, la chute du mur de Berlin en 1989...) ne sont que des éléments de décor, brièvement signalées au passage, où ce qui arrive au narrateur est ce qui arrive à n'importe qui : maladie, mort des parents, discussion un peu vive avec un douanier ou l'employé d'une agence de voyage, recherche d'un hôtel pas trop cher, petites excursions dominicales, promenades, siestes, souvenirs... Pourquoi cette vie banale devient-elle captivante, peut-être pas aussi captivante que les exploits des trois mousquetaires ou que les missions d'un espion de Sa Majesté équipé de tous les gadgets de la technologie la plus sophistiquée, mais enfin suffisamment pour que le lecteur continue à lire? C'est parce que l'auteur a su créer une ambiance et une tension, une ambiance qui charme et une tension qui soutient l'intérêt. Cela me semble être dû au contraste constant et subtil entre la banalité des faits exposés et une expression verbale raffinée, élégante, au-delà du commun mais sans aller jusqu'à l'affèterie. C'est qu'il y a plusieurs manières d'écrire que les valises sont lourdes ou que l'hôtel est confortable, ou que les fruits mûrissent. C'est que la confection d'un récit est un art, un art que Paul Clara connaît. Mais l'explication de l'intérêt du livre par son style et par la tension produite par la distance entre la quotidienneté des situations et la recherche verbale pour les dire est nécessaire, mais non suffisante. Il y a

autre chose, qui fait de cet ouvrage un texte émouvant, poignant, et qui pourrait aller jusqu'à provoquer l'angoisse des existentialistes à ceux qui se souviennent de Kafka, ou du Sartre de *La Nausée*. De ses vingt ans jusqu'à l'âge avancé où il se raconte, l'auteur se présente à nous comme un touriste, il parle plus de ses voyages que de ses cours, et cette importance pour lui des randonnées et des visites de villes célèbres (des «évasions») – malgré les grandes mutations du XX<sup>e</sup> siècle évoquées en passant – nous fait comprendre un choix d'existence qui n'est pas seulement celui du voyageur mis en scène par l'auteur. La clé se trouve peut-être à la page 89, quand on peut lire: L'homme prend la fuite devant lui-même, s'étourdit au lieu de s'interroger. Voilà la question posée, en grimpant des chemins de montagne ou assis dans le tram d'une ville étrangère.

Pourquoi cette vie, avec ses petits ennuis et ses petits bonheurs, avec la souffrance, surtout, qui toujours la termine? Et le récit qui devrait n'être que la nostalgie satisfaite d'un petit bourgeois tranquille, d'un père de famille tranquille, d'un propriétaire tranquille d'une belle maison, d'un conducteur tranquille d'une belle auto. devient le drame de tout homme vieillissant qui se demande pourquoi tout ça. Qui, un jour, s'interroge au lieu de s'étourdir.

Les belles phrases, construites avec retenue et justesse, avec la technicité d'un professeur qui a fait faire des dissertations par plusieurs générations de jeunes gens, soulignent, peut-être mieux que les phrases outrées de vociférations expressionnistes, la profonde horreur d'une vie vide et vouée, tôt ou tard, à la douleur. La traversée dont Paul Clara nous raconte avec un beau talent les reflets est une vie parmi des millions d'autres, celles de ceux qui n'ont pas d'histoire, qui ont des souvenirs, et qui se demandent pourquoi.

Jean C. Baudet

# Jacqueline De Clercq, Itinéraire d'une Bruxelloise,

### Maelström, Bruxelles, 2011, 23 p.

Peut-on faire de la bonne littérature avec de bons souvenirs? Peut-on captiver des lecteurs en se promenant dans une ville, même s'il s'agit de la ville natale de l'auteur, même s'il s'agit de la capitale de l'Europe, même s'il s'agit d'une déambulation autant dans le temps que dans l'espace?

La réponse est «oui» à la première question, si toutefois l'évocation du passé a trouvé un ton qui retienne l'attention, si l'exposé d'une vie comporte quelques moments qui créent une résonance empathique chez le lecteur qui, lui aussi, est forcément né quelque part, et qui, lui aussi, a forcément des nostalgies d'école, ou de fête foraine, des souvenances de lectures ou de rencontres. Jacqueline De Clercq a trouvé une tonalité juste, sans ornements inutiles, attachante, pour nous donner un récit chronologique émaillé de quelques anecdotes, où l'on commence avec des bombardements de V1 – l'auteur est née pendant la Seconde Guerre mondiale – et où l'itinéraire bruxellois s'achève par un départ, quand devenue adulte l'auteur s'installe dans une maison rurale avec jardin, à la campagne.

Et l'on peut aussi répondre positivement à la deuxième question, si l'on parvient, dans un récit, à faire correspondre aux vues, aux sonorités et aux senteurs singulières d'une ville choisie, des émotions plus générales, que l'on trouve partout où il y a des hommes. Formule connue d'ailleurs: passer du particulier à l'universel. L'auteur du petit «récit de vie » qu'est son *itinéraire* a su offrir quelques passages de

cette nature. Certes, le Musée Spitzner était à Bruxelles, mais tant d'enfants ont été durablement impressionnés par la visite d'un musée, que ce soit à Florence ou à New York! Dirais-je que, pour moi, ce fut le Musée Wiertz, près de la gare du Quartier Léopold, dont les toiles démesurées et macabres hantent encore mes pensées? Et les sons des orques limonaires de la Foire du Midi ne vibrent pas uniquement dans des oreilles bruxelloises, et avec quelle nostalgie!

J'ai lu ce récit d'une vie, d'une promenade et d'un attachement à la ville des enfances, dans un tram nommé souvenir, exactement depuis la Porte de Namur jusqu'à la Tour Japonaise, c'est-à-dire qu'en lisant l'itinéraire d'une dame née à Saint-Gilles et achevant sa vie à Plancenoit, ie refaisais dans ma lecture et dans mon transport en commun mon propre itinéraire, depuis la Porte de Namur, où j'ai passé mon enfance, jusqu'au nord de la Ville, où je réside aujourd'hui. Ceux qui liront le récit de Jacqueline De Clercq, qu'ils soient de Bruxelles, de Montréal ou d'ailleurs, retrouveront le goût tendre mais un peu amer de leurs découvertes infantiles (chacun a son Musée Spitzner) et de leurs admirations adolescentes. Les citadins de partout comprendront, même s'ils n'ont jamais vu Bruxelles. Ceux des campagnes devineront, même s'ils n'ont jamais vu l'Atomium ou les hôtels de maître de l'avenue Molière. Tous éprouveront le plaisir de la lecture et l'émotion de la mémoire. C'est peut-être ça, la bonne littérature.

Jean C. Baudet



## Philippe Jones,

## Couleurs d'un éveil,

### poésie, éd. Le Cormier, 2011, 80 p.

Ce recueil récent porte le titre à la fois optimiste et discret Couleurs d'un éveil. Ne croyez pas que notre poète soit exempt d'angoisse. Dès le début, il nous parle de cette peur qui éveille déjà (p. 14). Ensuite, dois-je rappeler que notre auteur est dans un certain sens un poète et un philosophe de l'instant. Et, par conséquent, il recherche toujours avec la même humilité l'équilibre d'un jour (p. 15):

> vivre c'est être double qui donne et qui reçoit (p. 36)

Et voici que le poète pose le problème de la cognition humaine. Il y a en lui comme l'esquisse permanente d'un doute. Et sa sensibilité est intimement liée aux modes de pensée du genre humain. Je souligne cette pluralité!

Dans le monde imagé de Philippe Jones, la route joue un certain rôle. La nature est maître de sagesse: un arbre ploie offrant accueil à la passante (p. 21).

Notre poète aime le matin, la clarté qui vibrerait d'un plein accord (p. 17). Mais il sait que l'orage peut être proche et menaçant pour la sérénité. Nous avons des tâches dont nous devons nous acquitter.

esprit et chair à modeler l'acteur découvre l'autre en s'engageant soi-même sur une voie qui le surplombe (p. 29)

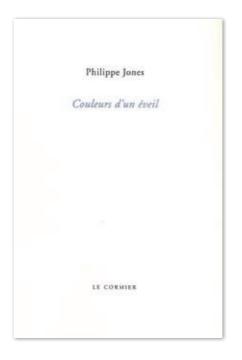
Au-delà des fleurs de la vie, on descend dans certaines profondeurs. Mais on y découvre tout l'homme qu'il est, attentionné à l'égard de son épouse Françoise et sensible à ce qui se passe dans son intimité et dans la vie publique. Toute personne doit offrir un souffle à ce qu'il vit.

> La sève monte et puis s'éclate l'instant nouveau s'annonce (p. 45)

Nous arrivons au terme de la vie et au vrai regard sur l'humanité, nos progrès techniques, nos hésitations, nos cheminements artistiques. Le dialogue le plus large doit être entretenu entre la nature et nous, entre les autres et nous l'incendie final frémira dans la chanson du merle. Et terminons ce compte rendu avec notre poète:

> toujours faire et refaire les cent pas du veilleur sous l'envol des mésanges la terre se dénoue (p. 78)

> > Émile Kesteman



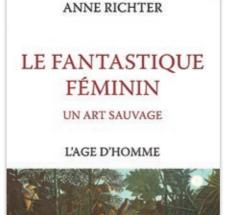
### Anne Richter,

## Le fantastique féminin, un art sauvage,

#### essai, L'Age d'Homme, 2011, 225 p.

Ce qui frappe peut-être le plus chez Anne Richter, c'est sa fidélité. Fidélité à l'écriture à laquelle elle s'est adonnée très jeune (elle a à peine guinze ans guand elle publie son premier livre, La fourmi a fait le coup), fidélité aux auteurs qu'elle apprécie et qu'elle n'arrête pas de défendre (Georges Simenon par exemple), fidélité à la littérature fantastique. Dans ce registre, sa fidélité est même une manière d'être, ou presque. Une sorte d'apostolat. De mission sacrée: dire et redire que le fantastique est une démarche créatrice des plus fascinantes, qu'il est porteur de mythes éternels, qu'il constitue une façon tout à fait singulière de voir et de comprendre le monde, et surtout guand il vient aux femmes.

Le fantastique féminin, un art sauvage : ce titre, il est certain qu'Anne Richter ne l'a pas choisi au hasard. Il sonne haut et fort à la manière d'une déclaration de principe, voire d'un postulat, et quand on le découvre, on se dit qu'il a quelque chose d'outrancier et qu'on aura droit ici à une litanie de prolégomènes, suivies d'un tombereau de thèses, les unes plus pesantes et plus filandreuses que les autres. Eh bien, non! Car, d'entrée de jeu, Anne Richter va au cœur de son sujet : dans les œuvres mêmes, dans les contes, les nouvelles et les romans de ces femmes qui, de prime abord, donnent l'impression d'être sages et soumises, et qui, en réalité, sont bel et bien des



rebelles, des factieuses, des insurgées et des sauvages. Elles s'appellent notamment Ann Radcliffe, Mary Shelley, Edith Wharton, Karen Blixen, Monique Watteau, Sylvie Germain... Ou encore Marie-Thérèse Bodart qui est la propre mère d'Anne Richter et dont le roman L'autre, datant de 1960, et trop méconnu, est analysé avec beaucoup de brio.

Qu'on ne cherche pas l'exhaustivité dans ce livre, on ne la trouvera pas. Qu'on y cherche seulement la passion, la conviction et la persuasion: elles sont à toutes les pages.

Jean-Baptiste Baronian

# L'éternité plus 4 500 livres

**«** Car Vladimir Dimitrijevic, Dimitri pour ses intimes et pour ses proches, c'est L'Âge d'Homme.» La mort est une ordure. Elle tue où elle veut, quand elle veut, et toujours méchamment. Le 28 juin dernier, elle a tué Vladimir Dimitrijevic sur une route bourguignonne, sachant fort bien, la salope, l'immonde crapule, qu'elle allait faire une multitude d'orphelins.

Car Vladimir Dimitrijevic, Dimitri pour ses intimes et pour ses proches, c'est L'Âge d'Homme. Et L'Âge d'Homme, c'est un prodigieux catalogue de 4 500 titres.

Dimitri n'était pas membre de l'AEB, il n'avait aucune raison de l'être puisque, né yougoslave, il avait acquis la nationalité suisse. Je crois même qu'il en ignorait l'existence.

Mais l'AEB lui doit énormément. Elle lui doit surtout d'avoir édité des dizaines d'écrivains belges. Des mal vus comme Robert Poulet, des insoumis comme Paul Nougé ou Pol Vandromme, des poètes comme Maurice Carême, Jacques Crickillon ou Lucien Noullez, des nouvellistes comme Michel Lambert, Anne Richter ou Alain Dartevelle, des romanciers comme Jacques Henrard, Ghislain Cotton ou Christopher Gérard, des essayistes comme Jean Weisgerber ou Jean-Louis Michaux. Et d'autres encore comme Jean Muno, Georges Thinès, Pierre Mertens ou Caroline Lamarche. Et aussi des auteurs flamands, à commencer par le plus célèbre d'entre eux, Hugo Claus.

Vladimir, je l'ai connu à la fin des années 1960. Il était sur un tout petit stand à la Foire du livre de Bruxelles, place Rogier, et il présentait



les Œuvres complètes de Charles-Albert Cingria qu'il venait de faire paraître. J'ai acheté à tempérament la collection (dix beaux volumes joliment édités), et c'est donc grâce à cet écrivain suisse si rare et si singulier, si bohème et si mystique, si musical et si foisonnant, que bientôt, Vladimir et moi, nous sommes devenus des amis.

L'amitié, la vraie, est toujours tenace. Elle ne vous lâche jamais, elle ne vous laisse aucun répit. Hélas, elle finit par vous rendre malheureux et inconsolable lorsque la mort s'emmêle.

Je suis malheureux et inconsolable.

Sauf que je crois dur comme fer à l'éternité de Dimitri.

Jean-Baptiste Baronian









### AEB

Chaussée de Wavre, 150 – 1050 Bruxelles

Tél. accueil: 02 512 29 68 – Tél. secrétariat: 02 512 36 57

Courriel: a.e.b@skynet.be - CCP: 000-0092202-52

SITE INTERNET: WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

ÉDITEUR RESPONSABLE: JEAN-PIERRE DOPAGNE

Revue publiée avec le soutien de la Communauté française de Belgique,

DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE, DE M. WILLY DECOURTY, BOURGMESTRE,

ET DU COLLÈGE DES BOURGMESTRE ET ÉCHEVINS D'IXELLES

La revue Nos Lettres, publiée hors commerce, est réservée aux membres et amis de l'AEB.